

je viens de citer plus haut; excepté quelques expériences faites avec les machines rapportées de Chatsworth pour être installées à Fréport, Illinois; sont les seuls qui aient pu se maintenir sur ce continent. Quelques essais faits à Cobourg, Ontario, etc., complètent la liste des manufactures de betteraves mises en opération sur le continent américain.

Vous donnez, dans votre journal, les raisons qui ont été la cause du manque de succès dans toutes les tentatives pour l'introduction des manufactures de sucre de betteraves, sur ce continent. Permettez-moi d'en mettre en opposition mon opinion basée sur une expérience personnelle. Les principales et pour ainsi dire les seules raisons qui ont été une cause d'insuccès, a été le manque d'un capital suffisant, les divers embarras pour obtenir l'argent nécessaire, ayant à payer de gros intérêts lorsque les expériences faites pouvaient vous faire espérer à un succès. Cette industrie pas plus que les autres, ne peut être introduite dans un pays sans un capital suffisant pour les mettre en marche d'une manière rémunérative.

Avant moi-même introduit la première manufacture de sucre de betteraves à Chatsworth, et en ayant été plus tard le directeur-gérant, je puis parler avec connaissance de cause. Je n'ai jamais pu me livrer à la fabrication du sucre, avec autant d'avantages, dans aucun pays, pendant les mois de mars et d'avril, que je l'ai fait à Chatsworth; j'ai fabriqué du sucre blanc (à grain) jusqu'en mois de mai, avec des betteraves provenant d'un sol nouvellement défriché.

Comme je ne disposais à quitter Chatsworth, le Gouvernement des Etats-Unis m'en voya en Europe afin d'obtenir tous les renseignements et statistiques se rapportant aux meilleures manufactures de sucre de betteraves. Vous trouverez, ainsi que tous ceux qui s'occupent de cette importante question, mon rapport officiel publié dans le "Rapport du Département de l'Agriculture présentée au Congrès des Etats-Unis, pour 1863."

Ce que rapporte M. l'éditeur du *Prairie Farmer* (journal agricole publié à Chicago) démontre la possibilité qu'il y a de pouvoir convertir en sucre les betteraves cultivées au Canada et aux Etats-Unis. Voici ce que disait cet écrivain, qui se trouvait présent dans la manufacture à sucre de betteraves, lorsque les premiers barils de sucre furent fabriqués: "Il est plus difficile d'opérer la cuisson d'une chaudière de farine de blé d'inde que de fabriquer un baril de sucre de betteraves à sucre. M. Lofroy Cail, de la *Canada Company*, de Toronto, peut vous montrer un échantillon de beau sucre fabriqué avec des betteraves canadiennes ayant subi leur ébullition dans une chaudière ordinaire.

D'après les statistiques officielles de l'Europe, quant au rendement de la betterave à sucre, si nous les comparons aux analyses qui ont été faites dans la Province de Québec, et corroborées en France et en Belgique, par des envois faits par le Gouvernement de la Province de Québec, on arrivera à reconnaître: Quo le rendement de la betterave à sucre cultivée en Allemagne varie de 11 à 12 par cent; en France, depuis 9 à 12 par cent. Des milliers d'analyses faites à Québec, et corroborées en France et en Belgique, tel que je viens de le dire plus haut, ont démontré que les betteraves à sucre cultivées au Canada, et avec bien moins de soins qu'on le fait en Europe, sont supérieures par la quantité de sucre qu'elles contiennent, et égales par la pureté de sucre à celles cultivées en Allemagne, et bien supérieures à celles cultivées en France.

Plusieurs cents arpents ont été cultivés en betteraves à sucre cette année dans le comté de Waterloo, Province d'Ontario, et à St. Hyacinthe dans la Province de Québec. On rapporte que dans ces endroits le rendement a été de 13 à 28 tonnes par arpent.

Lorsque nous lisons les compte-rendus sur l'industrie de la betterave à sucre en Europe, que nous apprennent-ils? L'Autriche a prélevé sur les manufactures de sucre de betteraves une taxe de dix millions de florins (le florin vaut un peu plus de 40 centimes); aussi dans le but de faire face aux éventualités qui pourraient surgir à l'occasion de la guerre entre la Turquie et la Russie, le gouvernement Autrichien a prélevé une taxe supplémentaire de dix millions de florins, soit une taxe pour cette année de vingt millions de florins que les propriétaires de ces manufactures ont déclaré être prêts à payer! Lorsqu'il s'est agi d'implanter cette industrie dans ce pays, le Gouvernement Autrichien a aidé puissamment à son établissement. Supposons que le Gouvernement Autrichien ait dépensé en tout cinq millions de florins pour aider à assurer le succès de cette industrie d'une manière permanente en Autriche, qui pourra dire qu'il n'a pas été amplement remboursé, quand il lui est permis de soutirer dans une seule année, de cette

même source, quatre fois plus qu'il a dépensé pour la mettre en état de prospérer?

Si nous pouvions garder dans le pays les millions de piastres que nous envoyons à l'étranger pour achat de sucre, n'est-il pas permis de croire que cette somme immense étant en circulation parmi nous, nous y trouverions un grand avantage?

La somme d'argent que l'on accorderait pour la confection d'un chemin de fer ayant un parcours de seize milles dans un endroit non encore défriché, serait suffisante pour aider d'une manière efficace à l'établissement et au maintien d'une semblable industrie. Qui pourrait encore nier que les revenus que la Puissance du Canada retirerait d'une industrie aussi importante, serait de cent fois plus considérable que les profits qu'elle pourrait réaliser par la confection de quelques milles d'un chemin de fer?

Il importe aussi dans cette nouvelle tentative, de ne pas faillir, car si nous succombions dans cette entreprise, nous fermerions la porte à tout jamais à une industrie aussi importante, en empêchant des capitalistes à établir d'autres manufactures de sucre de betteraves dans le pays, par l'échec qu'aurait éprouvé leurs devanciers.

Le Gouvernement de nos deux Provinces de Québec et d'Ontario étant au fait de la grande importance de cette industrie, l'appui qu'ils pourraient donner comme point de départ devrait être proportionné à son importance; un appui qui ne serait pas suffisant, serait plus nuisible qu'utile en ce que cette industrie pourrait ne pas faire face aux premières difficultés toujours nombreuses dans le début. Nos gouvernements peuvent prendre toutes les précautions nécessaires pour que les argent accordés pour venir en aide à cette industrie soient convenablement dépensés.

L'Allemagne, la France, la Belgique, la Russie et autres pays, ont aidé dans la même proportion à l'établissement des manufactures de sucre de betteraves; et dans tous ces pays, on retire d'immenses revenus par cette industrie: plus encore par la valeur que la culture de la betterave a donné au sol, que par les revenus obtenus par le rendement en sucre. La production du sol, dans tous les districts où on s'est livré à la culture des betteraves à sucre s'est accrue d'une manière prodigieuse, et conséquemment la valeur des terres a augmenté dans la même proportion; ainsi on refuse actuellement de vendre une terre \$300 qui il y a quelques années avait été offerte pour \$50.

Actuellement, en Allemagne, on cultive les betteraves à sucre sur des terrains valant \$300 de l'arpent; les fabricants de sucre ont à payer de fortes taxes au Gouvernement; le charbon dont ils se servent coûte le double du prix que celui qu'on achète ici, et est de qualité bien inférieure; cependant ce sucre qui nous vient de l'Allemagne est expédié en grande quantité à New-York pour y être raffiné, et il arrive de ce dernier endroit au Canada pour y être consommé. Et nous hésiterions à croire qu'il serait rémunérateur de se livrer à une semblable exploitation dans notre pays!

Quand nous comparons les deux pays, presque tous les avantages sont en faveur du Canada, à l'exception de l'expérience que nous aurions à acquérir dans ce genre d'industrie. Notre climat est entièrement favorable, le sol peu coûteux et entièrement adapté à la culture de la betterave à sucre. Le chauffage est de moitié moins coûteux, et le matériel est à nos portes. Supposons alors qu'avec tous ces avantages nous ayons à payer la main-d'œuvre plus cher, qui trouvera à redire que la classe ouvrière obtienne un haut prix pour son travail, lorsque, à part cela, les profits sont rémunérateurs et pour les cultivateurs et pour les propriétaires des manufactures de sucre de betteraves?

Pour ne rien dire de moins, il me paraît singulier de voir des pétitions signées dans toute une province, demandant une aide suffisante pour l'établissement d'une manufacture de sucre de betteraves, mais non par versements payables annuellement pendant dix ans.

Comme il faudrait soixante manufactures ordinaires pour fournir au Canada le sucre nécessaire à sa consommation, et que chaque manufacture aurait à employer directement deux cents hommes pendant toute la saison d'hiver, l'établissement de ces manufactures de sucre de betteraves donnerait donc de l'emploi à douze mille hommes; en un temps où d'ordinaire le chômage se fait plus vivement sentir. Qui aura la témérité de dire que nos ouvriers canadiens n'ont pas besoin d'ouvrage. Nous le demandons, qui?

Hamilton, 17 novembre 1877.